Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 43 (1910)

Heft: 5-6

Artikel: Qu'est-ce que la philosophie?

Autor: Werner, Charles

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379879

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE?[1]

PAR

CHARLES WERNER

Mesdames, Messieurs,

Au moment de commencer avec vous l'étude des principaux systèmes philosophiques, je crois bien faire de consacrer cette première leçon à vous donner quelques explications sur la nature de la philosophie. Quel est le caractère propre des questions philosophiques? Qu'est-ce que la philosophie?

La question se pose d'autant plus impérieusement qu'il est une puissance formidable avec laquelle il peut sembler que la philosophie soit condamnée à s'identifier, sous peine de disparaître : je veux dire la science. La science n'est-elle pas la seule connaissance valable? Peut-il exister une connaissance philosophique, autre que la connaissance scientifique? — Considérez l'histoire, disent les détracteurs de la philosophie, et vous verrez que la philosophie n'était d'abord pas autre chose que l'ensemble des sciences. Tous les commencements sont chaotiques. Au début, les sciences étaient confondues les unes avec les autres : cet agglomérat constituait la philosophie. Peu à peu, les diverses sciences se sont distinguées les unes des autres, et sont devenues indépen-

[1] Première leçon d'un cours fait à la Faculté des Lettres et des Sciences sociales de l'Université de Genève (octobre 1910).

dantes de la philosophie. Ainsi, les premiers philosophes étaient des géomètres et des astronomes : Thalès est célèbre pour avoir prédit une éclipse de soleil. Mais la géométrie et l'astronomie se sont bientôt constituées comme sciences distinctes et autonomes. Toutes les sciences ont fait de même, les unes après les autres. De nos jours, nous voyons celles qui étaient restées les dernières incorporées à la philosophie devenir enfin indépendantes. La psychologie vient de se détacher de la philosophie. Et nous assistons aux efforts de la sociologie pour s'affranchir à son tour. Que reste-t-il à la philosophie ?

Nous devons reconnaître qu'une partie de cette argumentation est très juste. Il est vrai que la philosophie a d'abord englobé les sciences particulières. Il est vrai qu'ensuite, par une différenciation progressive, les diverses sciences se sont peu à peu détachées de la philosophie. Si la philosophie n'est rien de plus que l'ensemble des sciences, il faut avouer qu'aujourd'hui elle n'est plus rien. Mais la philosophie n'a-t-elle pas un caractère propre qui lui permet de subsister même après l'émancipation des sciences particulières ? N'y a-t-il pas des questions philosophiques distinctes des questions scientifiques ? N'y a-t-il pas une conception philosophique de l'univers distincte de la conception scientifique ? C'est là ce que nous allons examiner. Il va sans dire que nous ne traiterons pas la question avec tous les développements, ni avec toute la profondeur qu'elle comporte. Nous disposons de très peu de temps, et je ne vise qu'à vous donner une première orientation. Je me bornerai donc à quelques considérations tout à fait élémentaires.

Remarquons, d'abord, que l'existence de la science amène à poser certaines questions, que la science elle-même ne pose pas, bien loin qu'elle cherche à y répondre. La science ne réfléchit pas sur elle-même, sur les conditions de son exercice. La science ne se demande pas comment la science est possible. Et pourtant cette réflexion est légitime, est nécessaire. Le fait même de la science, le fait que la science existe,

pose des questions qui ne sont pas des questions scientifiques, qui sont des questions philosophiques.

Comme exemple, je prends la question de la vérité.

La science est une connaissance de la réalité. — Remarquons, en passant, que cette phrase d'apparence toute simple soulève une grave difficulté. Car la science, de même que la pensée instinctive, admet que la réalité, objet de science, est extérieure à la pensée. Or comment la pensée peut-elle connaître un objet qui existe en dehors d'elle ? Telle est la question que la philosophie se pose. C'est l'effort pour résoudre cette question qui a donné naissance aux grandes doctrines connues sous les noms de criticisme et de phénoménisme. — Mais ce n'est pas de cette question que je veux parler. Admettons, sans discussion, que la science est une connaissance de la réalité. La science prétend être une connaissance *vraie*. Une distinction s'impose, à propos de la connaissance, entre la vérité et l'erreur. Comment faut-il entendre cette distinction ? Qu'est-ce que la vérité ?

Une première réponse, que l'on pourrait appeler la réponse classique, consiste à dire : la vérité est l'accord de la pensée avec la réalité. En d'autres termes, il y a vérité quand la pensée reproduit exactement la réalité, quand il y a correspondance exacte entre la pensée et la réalité. Et il y a erreur, quand la pensée ne reproduit pas exactement la réalité, quand il n'y a pas correspondance exacte entre la pensée et la réalité. Mais cette réponse est-elle satisfaisante ? On peut en douter. En admettant que la pensée puisse en quelque sorte sortir d'elle-même pour aller atteindre une réalité extérieure, comment la pensée pourrait-elle reproduire la réalité ? Comment peut-il y avoir une correspondance entre deux termes qui sont radicalement hétérogènes ? — C'est pourquoi la philosophie ne s'est pas contentée de cette première solution. Avec Kant, a commencé de se faire jour une autre conception de la vérité. La vérité ne consiste plus dans l'accord de la pensée avec une réalité extérieure. La vérité consiste, bien plutôt, dans la liaison que la pensée institue entre les différents termes qui lui sont donnés. Une di-

versité est donnée à la pensée. Par un travail de liaison et de coordination, la pensée réduit cette diversité à l'unité. Par là, elle crée la vérité. Telle est la solution de Kant, ou, du moins, si Kant lui-même ne l'a pas expressément formulée, la solution qui est selon l'esprit de la philosophie de Kant. — Enfin, vous savez que, de nos jours, une théorie nouvelle de la vérité a été proclamée, et a suscité, et suscite encore, des discussions acharnées : la théorie pragmatique. Selon les pragmatistes, la vérité consiste dans un accord de la pensée avec nos besoins, avec nos aspirations. Une théorie est vraie, si elle nous agrée, bien loin qu'elle nous agrée parce qu'elle est vraie. Une théorie est vraie, si elle nous convient, si elle nous aide à vivre. L'efficacité pratique, voilà le critère de la vérité. — Le débat entre les pragmatistes et leurs adversaires n'est pas clos. Le problème de la vérité n'est pas résolu. On peut dire, d'ailleurs, qu'il est l'un des plus difficiles parmi les problèmes philosophiques.

Telle est l'une des questions qui se posent lorsqu'on réfléchit sur la nature de la science. Or cette question, comme je l'ai dit, n'est posée par aucune science particulière. Aucune science, pas plus la physique que les mathématiques ou l'astronomie, ne se demandent ce que c'est que la vérité scientifique, de même qu'aucune science ne se demande comment il peut se faire qu'un rapport s'établisse entre la pensée et une réalité supposée extérieure à la pensée. Seule la philosophie pose ces questions. Quand donc bien même ce serait là son unique fonction, la philosophie aurait une sérieuse raison d'être par le fait qu'elle est une réflexion sur la science, une critique, comme disait Kant, une théorie de la connaissance, comme on dit volontiers aujourd'hui.

Ajoutons, sans insister, que la philosophie peut se poser, à propos de disciplines autres que la science, les mêmes questions qu'elle se pose à l'égard de la science. Ainsi la philosophie se demande ce que c'est que l'art. Quel est le rapport entre l'art et la réalité ? L'art est-il une imitation de la réalité, comme le voulaient Platon et Aristote ? Ou y a-t-il dans le travail de l'artiste une part de création ? Faut-il

admettre, avec Schelling et Schopenhauer, que l'art est une intuition plus profonde que la connaissance scientifique? Voilà des questions philosophiques, — questions que la science ne pose pas, et que l'artiste lui-même ne cherche pas à résoudre, à moins qu'il ne soit, en même temps qu'artiste, philosophe. Comme elle est une théorie de la science, la philosophie est une théorie de l'art.

Mais cette fonction critique, qui s'exerce surtout à propos de la science, n'est pas toute la fonction de la philosophie. Il reste à la philosophie d'autres tâches, non moins importantes.

En effet, la philosophie ne se borne pas à réfléchir sur la science. Elle prend comme objet, non plus la science, mais l'objet même que la science étudie, à savoir l'être, la réalité. La science est une connaissance de la réalité. La philosophie, elle aussi, est une connaissance de la réalité.

Dans quel sens faut-il l'entendre?

Remarquons d'abord qu'aucune science ne s'occupe de l'être en général. Toutes considèrent l'être dans telles ou telles conditions qui le particularisent. La philosophie, au contraire, étudie l'être dans ce qu'il a de plus général. Selon l'expression d'Aristote, elle étudie l'être en tant qu'être. Que faut-il, toujours et partout, pour qu'il y ait de l'être? Quels sont les éléments constitutifs de l'être? Telle est la question que se pose la philosophie.

A cette question, vous le savez, la philosophie a fait des réponses diverses, que l'on peut classer sous deux types très généraux : le matérialisme, d'une part; l'idéalisme, ou le spiritualisme, d'autre part. Le matérialisme affirme qu'il n'y qu'un seul élément fondamental de l'être : la matière. L'idéalisme et le spiritualisme affirment, ou qu'il n'y a qu'un seul élément fondamental de l'être : l'idée ou l'esprit; ou qu'il y a deux éléments fondamentaux : l'idée ou l'esprit, et la matière.

La thèse matérialiste a été rarement présentée. Si l'on y regarde de près, en effet, on voit que tous les systèmes pré-

tendus matérialistes admettent un principe autre que la matière pure. Ainsi les matérialistes du dix-huitième siècle attribuent à la matière la motricité, l'attraction, même la sensibilité. Tel matérialiste allemand intitule son livre : *Force et matière*, indiquant par là qu'il se range à un dualisme, dans lequel la matière n'est qu'un terme. Etudiez l'histoire des doctrines, et vous verrez que le véritable matérialisme n'a presque jamais existé. Et cela n'est pas étonnant. Comment ne pas voir, en effet, que le matérialisme absolu se heurte à des difficultés insurmontables ? Si l'on admet que la matière est le seul élément fondamental de la réalité, il devient impossible d'expliquer la pensée, impossible d'expliquer la conscience. Jamais on ne pourra réduire la pensée et la conscience à n'être qu'une combinaison de particules matérielles. Il suffit de quelque réflexion pour mesurer l'inanité du matérialisme. Une philosophie sérieuse ne peut pas être une philosophie matérialiste.

Si l'on rejette le matérialisme, la question se pose de savoir si l'on veut le remplacer par un monisme d'un autre ordre ou par un dualisme. Faut-il croire que l'élément immatériel que l'on est forcé d'admettre, et que l'on peut appeler l'idée ou l'esprit, — faut-il croire que cet élément est l'unique élément fondamental de la réalité ? Faut-il opposer, avec Leibniz, au monisme de la matière le monisme de l'esprit ? Ou plutôt ne faut-il pas penser que le monisme, sous quelque forme qu'il se présente, est toujours impuissant à rendre compte de la réalité ? Si l'on est de cet avis, on acceptera franchement le dualisme, comme l'ont fait la plupart des grands philosophes. On dira que la réalité est constituée par deux éléments fondamentaux : l'esprit (ou l'idée) et la matière. — De ce point de vue surgissent de nouvelles questions. On devra marquer le caractère propre de chacun des principes, et la nature de leur opposition. On dira, avec Platon, Aristote et Descartes, que la matière est caractérisée par l'étendue, la spatialité, la dispersion, et que l'esprit est caractérisé par le contraire de l'étendue, par l'unité, la concentration. On ajoutera, avec Leibniz, que, tandis que la

matière est inerte, l'esprit est essentiellemeut activité. — Une fois que l'on aura déterminé la nature propre de l'esprit et de la matière, on devra s'expliquer sur le rapport que ces principes soutiennent entre eux. Comment faut-il entendre l'union et la correspondance que l'on observe entre le psychique et le physique, puisque l'on admet qu'il s'agit de deux principes radicalement différents l'un de l'autre ? Doit-on penser, avec Platon, que le psychique et le physique sont deux substances, indépendantes en quelque sorte l'une de l'autre, l'âme étant dans le corps comme dans une prison, et aspirant à se libérer ? Faut-il expliquer la correspondance entre l'activité psychique et les modifications physiques, telles particulièrement qu'elles se produisent dans le cerveau, en admettant avec les occasionnalistes comme Malebranche, que le psychique et le physique sont modifiés par Dieu à l'occasion l'un de l'autre, sans qu'il y ait entre eux action et réaction directe ? A ce même point de vue, faut-il dire, avec certains modernes, qu'il y a « parallélisme » entre le psychique et le physique ? Ou plutôt, ne doit-on pas accepter la théorie profonde d'Aristote, selon laquelle le psychique et le physique sont deux existences incomplètes qui se supposent mutuellement et concourent ensemble à former une seule et même réalité ? Autant de questions fondamentales que doit se poser la philosophie.

Ce n'est pas tout. Tandis que le matérialisme barrait la route à la philosophie, l'idéalisme, ou le spiritualisme, lui ouvre un champ immense, et lui permet de donner une explication de l'univers qui s'oppose, sans la contredire, à l'explication scientifique.

Pour caractériser la conception philosophique de l'univers par opposition à la conception scientifique, on peut dire que la philosophie considère les choses dans ce qu'elles ont d'immatériel. La réalité est constituée par deux éléments fondamentaux : l'esprit et la matière. Or la science considère la réalité dans ce qu'elle a de matériel. La science par excellence est la géométrie, qui est la science de l'espace, la

science de la matière pure. Au contraire, la philosophie considère la réalité dans ce qu'elle a d'immatériel. Elle met en lumière l'esprit qui anime la matière. En ce sens, on peut dire que le matérialisme, qui réduit tout à la matière, est la négation de la philosophie. — Ainsi la science et la philosophie se placent, pour considérer la réalité, à deux points de vue opposés l'un à l'autre, d'où naissent deux conceptions opposées de l'univers.

En opposant la philosophie à la science, il va sans dire que je n'ai nullement l'intention de contester la valeur de la science. Rien n'est plus éloigné de ma pensée que de me rallier à ceux qui ont proclamé la faillite, ou la banqueroute, de la science. La science est inattaquable. Les services qu'elle nous rend sont si éclatants qu'ils défient même la louange. Mais on peut, je crois, sans lui manquer de respect, affirmer qu'elle ne suffit pas à tout expliquer, qu'elle comporte certaines limites. C'est là ce que nous avons voulu dire quand nous avons dit que la science considère les choses en tant qu'elles sont matérielles. Il y a une autre manière de les considérer : en tant qu'elles sont activité, force, esprit. C'est ici que la conception philosophique vient s'opposer, pour la compléter, à la conception scientifique.

Remarquons, en premier lieu, que la philosophie restitue leur caractère propre à certains faits où l'élément spirituel est fortement marqué. La science, quand elle se trouve en face d'un objet où l'élément d'activité, l'élément spirituel, prédomine, essaie de convertir cet objet en un objet purement matériel. Ainsi fait-elle, par exemple, lorsqu'elle se trouve en face de la vie, ou des actes de l'esprit humain. Elle essaie de réduire les phénomènes vitaux aux phénomènes physiques et chimiques. Elle essaie d'étudier les actes de l'esprit humain dans les phénomènes physiques qui leur correspondent : c'est la psychologie physiologique. Partout la science vise à convertir son objet en un objet purement matériel. Au contraire, la philosophie met l'accent sur le caractère propre de la vie et de l'activité spirituelle. Elle montre que la vie ne peut pas se réduire entièrement aux

lois de la physique et de la chimie, qu'il y a là quelque chose d'irréductible qu'on ne saurait expliquer par la seule matière : peut-être un effort d'unité, de concentration, de synthèse, radicalement opposé à la dispersion qui constitue la matière. De même, la philosophie montre que les phénomènes de l'activité spirituelle ne sont pas expliqués lorsqu'on a étudié les phénomènes physiques qui leur correspondent, mais qu'ils ont une nature originale qui est toute différente de la nature matérielle. Il y a une psychologie philosophique, qui, bien loin de réduire les phénomènes psychiques aux phénomènes physiques, insiste sur le caractère irréductible des phénomènes psychiques.

Mais il y a plus. La philosophie ne se contente pas de mettre en lumière le caractère irréductiblement psychique de certains faits. Elle donne encore une conception générale de l'univers, qui diffère radicalement de la conception scientifique.

La science est, de par sa nature, vouée à une explication mécanique de l'univers. Elle explique tout par la combinaison de particules matérielles. Le savant pourrait dire comme Descartes : « Donnez-moi l'étendue et le mouvement, et je construirai le monde. » La science rejette la notion de cause finale. Au contraire, la philosophie met cette notion au premier plan. Elle estime que l'esprit est prépondérant dans l'univers, et que le propre de l'esprit est de marquer des buts, et de tendre à ces buts. Par suite, elle déclare que la cause finale est la cause par excellence. Il ne s'agit pas ici de cette finalité puérile, qui explique les choses par leur prétendue adaptation aux besoins de l'homme, mais d'une finalité dépouillée de tout anthropomorphisme, et se contentant d'affirmer la souveraineté de l'esprit. Pour la philosophie, le conséquent n'est pas expliqué par l'antécédent, le parfait n'est pas expliqué par l'imparfait. Bien au contraire, c'est le conséquent qui explique l'antécédent ; c'est le parfait qui explique l'imparfait. La perfection n'est pas un résultat, mais un principe.

Cette conception philosophique de l'univers, nous la ver-

rons se former dès les débuts de la philosophie grecque, et persister jusqu'à nos jours, côte à côte avec la conception scientifique. Aussitôt après l'atomisme de Démocrite, qui offre le type d'une conception scientifique de l'univers, nous verrons apparaître, dans le système d'Anaxagore, une Intelligence qui ordonne les choses. La théorie d'Anaxagore est reprise et développée par Socrate, et surtout par les grands successeurs de Socrate, Platon et Aristote. Chez Aristote, l'explication finaliste de l'univers atteint une ampleur et une profondeur admirables. La théorie d'Aristote a régné sur la fin de la pensée grecque et sur le moyen âge. A la Renaissance, la pensée scientifique est devenue prépondérante, de telle sorte que la théorie de la cause finale put sembler définitivement abolie. Mais il n'en était rien. S'il est vrai que Descartes a préféré le mécanisme à la finalité, Leibniz est venu déclarer que le mécanisme de Descartes ne vaut que pour la superficie des choses, et que le fond intime de l'univers doit s'expliquer par la finalité d'Aristote. Cette même conception a triomphé plus tard dans les grands systèmes fondés sur le criticisme de Kant. Et la philosophie contemporaine nous offre plusieurs tentatives de renouveler, en l'approfondissant, la théorie de la cause finale.

Affirmant ainsi l'intervention de l'esprit, la philosophie affirme la liberté. — La science est rigoureusement déterministe. Elle suppose l'enchaînement nécessaire des causes et des effets. Rien ne se perd, rien ne se crée. Tout fait a une cause ; tout fait est entièrement expliqué par l'ensemble des causes préexistantes. — Mais la philosophie ne peut souscrire à ces affirmations de la science. A son point de vue, les choses ne se laissent plus grouper en séries et ranger dans les schèmes de la géométrie. A son point de vue, on n'est plus obligé d'affirmer le déterminisme rigoureux, l'enchaînement des causes et des effets. Les êtres sont nécessairement liés les uns aux autres en tant qu'ils ressortissent à la matière, qui est uniformité. Mais, en tant qu'ils participent à l'esprit, ils sont soustraits à l'enchaînement mécanique. Là où il y a l'esprit, là aussi il y a la liberté. Non pas

une liberté consistant dans un dérèglement sans raison, mais une liberté créant un ordre plus profond et plus beau que l'ordre reconnu par la science. Cette liberté, qui se manifeste essentiellement au sommet de la hiérarchie des êtres, dans l'esprit de l'homme, apparaît aussi dans les degrés inférieurs. L'évolution qui fait passer les êtres de forme en forme n'est pas soumise à la loi scientifique. Elle est imprévisible. Comme on l'a dit récemment, c'est une évolution créatrice.

Ainsi la philosophie découvre une identité profonde entre la nature et l'esprit tel qu'il apparaît chez l'homme. Déjà la philosophie grecque, voyant la nature toute pénétrée de finalité, considérait l'esprit humain comme l'achèvement de la nature. Il n'y a pas dualité, mais unité. L'art humain continue le travail commencé par la nature et le porte à sa perfection. La nature et l'esprit expriment un seul et même principe. Le christianisme a brisé cette union et proclamé la dualité des deux principes : d'un côté, la nature, qui est d'origine matérielle ; de l'autre côté, l'esprit, qui est d'origine divine. L'expression philosophique de cette conception se trouve chez Kant. Mais la philosophie, après Kant, s'est efforcée de rétablir entre la nature et l'esprit une union plus profonde que celle qu'avaient entrevue les Grecs. Elle nous a montré l'esprit déployant au sein de la nature ses virtualités infinies, et se manifestant par des formes toujours plus riches et plus hautes jusqu'à son efflorescence dans les créations de l'esprit humain.

En allant jusqu'au bout dans ces conceptions, la philosophie ne peut manquer de rencontrer la notion de Dieu. Si l'on admet que les choses s'expliquent par le but auquel elles tendent, la question se pose de savoir s'il y a un but suprême, une perfection absolue réunissant en elle toutes les perfections relatives. Si l'on admet l'esprit, la question se pose de savoir s'il y a un esprit universel, auquel les esprits individuels participent. Or, qu'est-ce que ce but suprême, cette perfection absolue, cet esprit universel, sinon le principe que l'on est convenu d'appeler Dieu ? La philosophie ne

peut se dérober à la tâche qui lui incombe de traiter le problème de Dieu. Faut-il admettre un esprit supérieur aux esprits individuels ? Si oui, comment faut-il l'entendre ? Dieu est-il dans le monde, ou hors du monde, immanent ou transcendant ? Faut-il dire, avec Aristote, que Dieu est la réalité parfaite, ou Fichte a-t-il raison de penser que Dieu n'est pas encore réalisé, qu'il se fait, qu'il sera de plus en plus, à mesure que l'esprit se déploiera ? Quel rapport existe-t-il entre Dieu et l'homme ? Qu'est-ce que la religion ? — Telles sont quelques-unes des questions que la philosophie agite à propos de Dieu. C'est en vain qu'on prétendrait écarter ces questions. Elles se posent irrésistiblement, et chaque penseur a le devoir d'essayer de les résoudre.

En méditant sur ces questions, la philosophie rencontre une notion capitale, qui joue un rôle immense dans tous les actes de notre pensée : la notion de valeur.

On ne peut, en effet, réfléchir sur le dualisme fondamental de l'être — esprit et matière — sans accorder une préférence à l'un des éléments dont il se compose, sans marquer la dignité supérieure de l'esprit. On ne peut être idéaliste sans accorder au monde de l'esprit une valeur supérieure à celle du monde des corps. C'est pourquoi Platon, dans le monde idéel qu'il institue au-dessus du monde sensible, donne à l'idée suprême le nom de Bien. On pourrait d'ailleurs renverser cet ordre, et dire que c'est parce qu'il avait l'idée d'un bien supérieur au monde sensible que Platon a institué, au-dessus du monde sensible, un monde idéel. On pourrait dire que l'idéalisme a son origine dans la reconnaissance d'une valeur qui est d'un autre ordre que les choses matérielles. En fait, nous portons constamment des jugements de valeur. Constamment, nous instituons entre les choses des différences en dignité. Constamment, nous marquons, par rapport à quelque idéal, des degrés dans la monotonie de l'existence. Notre pensée est dominée tout entière par la notion de valeur.

Or cette notion reste profondément étrangère à la science.

Considérant l'être uniquement par sa face matérielle, la science ne pose pas les questions de valeur. La science s'occupe de ce qui est, non pas de ce qui doit être. Pour elle, tous les êtres sont égaux en dignité. Car l'existence, considérée par rapport à la matière, n'a pas de degrés. A ce point de vue, les choses n'existent pas plus ou moins : elles sont, ou elles ne sont pas.

La philosophie, au contraire, met au premier rang de ses préoccupations la notion de valeur. La philosophie fait la théorie générale de la valeur. Elle marque la distinction entre l'être pur et simple, et l'être doué de valeur. Elle s'explique sur la nature des jugements de valeur. Faut-il admettre que la connaissance, dans l'ordre de la valeur, procède de la même manière que dans l'ordre de l'être, c'est-à-dire par induction, en partant du particulier pour s'élever au général ? Ou plutôt ne faut-il pas penser, avec Platon, que nous estimons telle ou telle action juste parce que nous avons préalablement dans l'esprit l'idée générale de justice ? En conséquence, ne faut-il pas dire que la connaissance, dans l'ordre de la valeur, procède par déduction, à partir d'un principe général posé *a priori?* — Puis, dans quel rapport la notion de valeur est-elle avec l'esprit humain ? Est-ce nous qui créons la valeur par un acte de liberté ? Faut-il penser que cet acte témoigne d'une aspiration qui nous dépasse infiniment et que l'homme ne fait que prendre conscience, en l'approuvant, du but marqué par l'esprit universel ? Ne pourrait-on pas dire que l'esprit est toujours et partout créateur de valeurs ? L'esprit, en effet, est essentiellement activité, — une activité qui n'est jamais satisfaite du présent, qui aspire toujours à autre chose, à mieux. L'esprit, de par son essence, est une aspiration vers le mieux. Voilà pourquoi l'explication philosophique de la nature fait intervenir la finalité. Voilà pourquoi toute l'activité humaine est dominée par l'idée de but. Voilà pourquoi chaque civilisation a son idéal, qu'elle s'efforce de réaliser. Et sans doute on peut bien dire, de manière générale, que le but auquel tend l'esprit, c'est l'esprit lui-même, l'accroissement de l'es-

prit, le triomphe de l'esprit sur la matière. Mais il est impossible de fixer d'avance par quelles étapes cela se réalisera. Le triomphe de l'esprit sur la matière s'accomplit par des formes imprévisibles.

A la philosophie de la valeur se rattache étroitement la philosophie morale. Quelle est la valeur à laquelle nous devons tendre? Quel est le but que nous devons viser? Quel est, pour nous, le bien? Et par quels moyens pourrons-nous réaliser le bien? — A ces questions, la science ne nous donne aucune réponse. Comme je l'ai dit, la science s'occupe de ce qui est, non pas de ce qui doit être. Il peut y avoir une science des mœurs, étudiant l'évolution de la moralité et définissant sa situation actuelle. Mais, quoi qu'on en ait dit récemment, la science des mœurs ne peut pas remplacer la morale. — C'est à la philosophie qu'il appartient de résoudre théoriquement le problème de notre conduite. Aussi bien la philosophie s'y est-elle de tous temps appliquée, depuis Socrate, qui voulait réduire toute la philosophie et toute la science à la morale, jusqu'à Kant, dont le système est orienté vers le libre essor de la pratique, et jusqu'à notre époque, où les questions morales sont débattues avec une ardeur infatigable et anxieuse. La morale, c'est-à-dire la connaissance des buts de l'action humaine et des moyens propres à réaliser ces buts, a toujours été l'une des parties essentielles de la philosophie.

C'est donc, vous le voyez, à la philosophie qu'il appartient de poser les questions qui intéressent le plus l'homme : la question de la conduite humaine, la question de la destinée humaine. Ces questions, la science ne les pose pas. Pour la science, l'homme est un être comme tous les autres êtres, composé de particules matérielles, soumis à l'inflexible rigueur du déterminisme. Mais, pour la philosophie, l'homme est un être privilégié. C'est en lui que se manifeste la splendeur de l'esprit. C'est en lui qu'éclate la liberté. L'homme a le pouvoir d'organiser sa conduite et de la faire tendre au but qu'il a fixé. Par son action réfléchie, l'homme collabore au travail immense de l'esprit. Pour la philosophie,

l'homme n'appartient pas tout entier à l'univers matériel de la science. En tant qu'il est esprit, personnalité spirituelle, l'homme appartient à un monde supérieur, au monde que Platon et Kant appellent le monde intelligible : le monde de la raison, le monde de l'esprit. Par la partie supérieure de son être, l'homme entre en relation avec l'esprit universel, avec Dieu. A ce point de vue, l'espérance est permise. La question d'une persistance de ce qu'il y a de plus haut en nous, la question de la vie éternelle, peut se poser. Et lors même que la philosophie serait impuissante à nous donner sur ce point une certitude, du moins elle nous montre que nous avons le droit d'attendre autre chose que la dissolution des éléments dont notre corps est formé. Peut-être l'esprit qui est en nous, qui est nous même, est-il un esprit immortel. Comme le dit Platon, c'est là un risque qu'il est beau de courir, une espérance dont il est beau de s'enchanter.

Telle est donc, en résumé, la philosophie : une critique, c'est-à-dire une théorie de la connaissance, qui traite les questions que pose l'exercice de la science ; une métaphysique, qui étudie les conditions universelles de la réalité ; une psychologie, qui insiste sur le caractère irréductible de l'esprit ; une cosmologie, qui explique l'univers par la finalité et par la liberté ; une théologie, qui traite le problème de Dieu et le problème de la religion ; une théorie de la valeur, enfin, et une morale.

Je voudrais, Mesdames et Messieurs, que ces considérations, trop rapides, je le sens bien, et insuffisantes, aient pu vous donner une idée de l'importance des questions que traite la philosophie, et vous inspirer pour elles quelque intérêt. Nous allons maintenant voir, en suivant l'ordre historique, quelles réponses les grands philosophes ont faites à ces questions. Nous commencerons cette étude dans notre prochaine leçon.